

toutes les maisons un peu aisées du pays, sa quête en ce genre, et elle entretient ainsi ses provisions qu'elle donne ou prête ensuite avec des soins d'exactitude et de propreté qui ajoutent beaucoup à la puissance de sa charité. Elle ne s'est pas inquiétée des vivants seuls; elle a porté sur les morts mêmes, sur la décence de leur sépulture, sa pieuse sollicitude; elle a dans son magasin du linge spécialement destiné à cet emploi, ainsi qu'une croix et un drap mortuaire qu'elle prête pour l'enterrement des pauvres qu'elle a secourus et soignés. Elle tient elle-même un registre de ceux qui ont reçu d'elle, jusque dans leur obscur tombeau, cette persévérante assistance, et, l'an dernier, trente-sept noms étaient inscrits sur cette liste d'inflammations chrétiennes faites avec les ressources et aux frais du petit établissement d'Aane Duré.

La charité de Marguerite Monnier, femme de Thiébaud, connu dans le département de la Meurthe sous le nom de *la Mayon*, a d'autres prédilections et un autre caractère. Encore enfant et à l'école, par un de ces mouvements de bonté instinctive et naïve qu'inspire souvent à l'enfance la vue d'une infirmité qui l'étonne, Marguerite s'était prise d'amitié pour une pauvre mendiante aveugle qu'elle rencontrait dans les rues; elle s'échappait de chez ses parents pour aller la voir dans son misérable logis, lui faire son lit, son feu sa cuisine, et regarder en faisant la conversation avec elle ses yeux éteints et inutiles. Un jour, à la Fête-Dieu, Marguerite avec ses compagnes de l'école suivait la procession près de laquelle marchait aussi l'aveugle; Marguerite la voit s'écarter de la route et s'avancer sur une pente qui aboutissait à la rivière; elle sort précipitamment des rangs, court à l'aveugle, la prend par le bras et la ramène dans le bon chemin, sans écouter les voix qui l'appellent en la grondant du petit trouble qu'elle jette dans la cérémonie. Une autre vieille femme presque impotante et qui le devint bientôt tout-à-fait, allait ramasser péniblement, dans un bois voisin, de petits fagots de branches mortes pour son usage; Marguerite enfant la suivait, l'aidait dans son travail, et rapportait elle-même le fagot pour lui en épargner la fatigue. La jeune fille préluait ainsi à la vocation et à la vie de la femme. Quaud Marguerite Monnier fut mariée et en possession de son humble ménage, les misères étranges, les infirmités choquantes, les délaissements absolus même les dérèglements qui tenaient à de mauvaises habitudes, plutôt qu'à des vices de l'âme, devinrent les objets préférés de son activité charitable. Un pauvre idiot, mendiant pieux errait dans le pays autour des croix et des églises se prenant pour un pèlerin, et chantant sans cesse des litanies ou il énumérait confusément les animaux et les plantes, ce qui le faisait appeler Jean-Jean des jardins. Marguerite veillait sur lui, s'entretenait avec lui, et c'était auprès d'elle qu'il venait chercher, pour sa personne ou ses vêtements les soins qu'il était incapable de prendre lui-même. Un fou, tranquille d'ailleurs et en liberté, un crétin délaissé, plusieurs paralytiques, des orphelins, ce sont là les clients, de Marguerite Monnier.

## L'ABEILLE.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 29 SEPTEMBRE 1859.

### L'ART DE VOIR ET L'ART DE NE RIEN VOIR.

Vous ne sauriez vous imaginer, chers confrères, combien il est peu de personnes qui voient clair.—Je ne veux pas dire que les lunettes soient en grande demande; car je parle *au figuré*; et d'ailleurs dans une dissertation sur les goûts, on a affirmé que plusieurs portent aujourd'hui des lunettes plutôt pour orner le profil que pour remédier au défaut de la vue. Ce que je veux dire, c'est qu'un grand nombre de gens marchent les yeux fermés; ou bien, comme les idoles des gentils, *ils ont des yeux et ne voient pas*. Tel, par exemple, ne trouve rien à remarquer là où tel autre a mille nuances à saisir, mille choses à observer; celui-ci voit dans un pré jusqu'aux insectes qui y voltigent, tandis que l'autre ne voit qu'un champ, et rien de plus. Je demandais l'autre jour à un philosophe *sénior*, l'explication de ce phénomène. (On sait que ces Messieurs voient des phénomènes partout; ainsi un écolier faisant un *pensum* pendant la récréation serait un phénomène!) "Eh! me répondit-il, c'est que votre individu est si rempli de lui-même, qu'il ne daigne pas porter son attention sur ce qui se passe en dehors de lui." La critique, j'aime à le croire, est un peu trop sévère; il y a peut-être plus de paresse irréflective, de nonchalance d'esprit, que de véritable mépris de ce qui n'est pas soi. Il n'en est pas moins constant que, pour une raison ou pour une autre, beaucoup de personnes ne remarquent pas une foule d'objets fort intéressants pour d'autres mieux instruits dans l'art de voir, et se privent ainsi de beaucoup d'agrément, tout en perdant de nombreuses occasions de s'instruire. Je n'ai nulle envie, croyez-le bien, de m'ériger en Mentor; mais ces quelques réflexions m'ont été suggérées par un trait dont j'ai été témoin, il y a quelque temps, et que je me permettrai de vous raconter.

Je me trouvais pendant les vacances chez un respectable cultivateur; j'étais à causer avec lui par un beau matin, lorsque ses deux fils, Jean et petit Pierre, de dix et de onze ans, arrivèrent d'une promenade. Je m'avisai de leur demander s'ils s'étaient bien amusés, et je fus frappé des impressions qui leur étaient restées. L'aîné s'était fort ennuyé, et il n'avait apporté de sa promenade que le souvenir de la chaleur qui l'accablait, et de la poussière dont il était couvert. "Vraiment, ajouta-t-il, ce n'était pas la peine de faire une promenade d'une heure, pour ne rencontrer que notre chien en sortant, et un pauvre tout couvert de guenilles, et quand nous avons voulu nous reposer, des fourmis, que je déteste souverainement. Mais ce qui m'a ennuyé encore plus, c'est que Pierre s'y amusait, et était presque scandalisé de ce que je ne trouvais pas tout cela fort beau."

Petit Pierre effectivement, pendant toute cette jérémiade, donnait des marques évidentes de désapprobation: il ouvrait

de grands yeux, hochait la tête, et brûlait d'envie de parler, si bien qu'il eut beaucoup de peine à attendre son tour. Laissons-le raconter lui-même ce qu'il appelait *ses aventures*: "Comme nous sortions, dit-il, le soleil commençait à paraître au-dessus des grands ormes, près du verger, et semblait nous dire qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour nous donner une belle journée, et il n'a pas manqué à sa promesse. Les petits oiseaux étaient évidemment tous en vacances, et il fallait voir comme ils en profitaient. Leurs vacances durent toujours, et ils ont l'air à y prendre plaisir; mais je ne sais pas s'ils n'en auraient pas encore davantage s'ils avaient travaillé comme nous pendant une partie de l'année. Mon père nous a dit que plus nous travaillons au collège, plus nous trouvons les vacances belles."

Dans l'avenue, nous fîmes la rencontre de notre gros chien Pélops, qui en voulant jouer avec nous, faillit, par ses caresses un peu trop brusques, me jeter par terre. Ça m'a rappelé la fable de Florian qu'on m'a fait apprendre cette année, et dans laquelle il est dit que l'éléphant écrasa un rat de ses connaissances, en voulant lui faire des amitiés. Pélops nous aurait bien rendu un pareil service, s'il en eût été capable, tant il paraissait content de nous voir. Plus loin, nous vîmes un pauvre, vêtu de la manière la plus misérable. Il était assis sur le chemin, et il était très-fatigué, car bien qu'il fût encore matin, il nous dit qu'il avait déjà fait une longue route. La petite aumône que nous lui fîmes lui fut très-agréable; il nous remercia mille fois, et je me rappellerai toujours le plaisir que j'ai éprouvé en voyant la joie que lui avait causée ce petit don. Après avoir marché encore pendant quelque temps, nous nous reposâmes sous le vieux chêne, près du petit étang, et à côté d'une fourmière. Là, j'eus beaucoup de plaisir à observer les efforts que faisait une fourmi pour emporter un petit morceau de biscuit que j'avais laissé tomber. Malheureusement son courage était au-dessus de ses forces; elle avait beau le tirer, le pousser, en faire le tour, grimper dessus, le morceau restait toujours là. Enfin elle s'éloigna, et je crus sa patience à bout; mais, point du tout: elle revient au bout de quelques instants avec une compagne, et toutes deux, après beaucoup de difficultés, réussirent à enlever leur proie. C'était gagner son pain à la sueur de son front...."

Mon jeune ami allait continuer lorsqu'un appel au dîner le força d'interrompre. Je le félicitai sur sa belle promenade, et, tout en encourageant son frère aîné à l'imiter, je me demandais à moi-même si je savais aussi profiter du temps que ce jeune enfant de dix ans. Je ne me rappelle pas trop quelle fut alors ma réponse à cette question; mais peu importe. Ce que je sais bien c'est que je n'avais jamais compris, d'une manière aussi sensible, la différence qu'il y a entre *l'art de voir et l'art de ne point voir*. Ce fut, je le crois, sous l'influence de ces pensées que je pris la résolution de raconter cette histoire, aussitôt que j'en aurais l'occasion; persuadé qu'un certain nombre de mes confrères y trouveraient comme moi, une utile leçon.